

UNE VICTIME DE LA DÉSŒBÉISSANCE



I

Maulemoiselle. — Mon petit Pussy, Puss, Puss, ne doit jamais manger de vilains rats ou des souris ; j'ai acheté quelque chose pour les faire tous mourir.

CHRONIQUETTE

Si vous voulez me le permettre, je vais aujourd'hui vous raconter une histoire qu'on vient de me narrer.

Je laisse parler le héros de cette aventure qu'on pourrait justement appeler :

LA VEILLÉE DES ARMES

« Depuis quelques années, Emilie habitait avec ses parents un gros village industriel des environs de New-York. Nos familles liées depuis longtemps avaient facilement consenti à notre mariage. Le jour ayant été fixé, j'allai à X... et il fut décidé qu'après la cérémonie nous partirions immédiatement pour New-York, où nous devions passer notre lune de miel et demeurer chez une de mes tantes dont le fils, quoique jeune, occupait une fort jolie position.

« Ce programme fut exécuté à la lettre ; ma petite femme et moi nous débarquâmes chez notre parente vers 8 heures du soir.

« En me voyant arriver mon coquin de cousin, — vous verrez plus tard que ce qualificatif n'est pas trop fort, — me sauta au cou et sa joie se manifesta également par deux gros baisers appliqués sur les joues d'Emilie qui manqua de s'évanouir.

« Parfait ! vous arrivez à temps toi surtout ; tu vas nous sortir tous d'embarras ; tu as juste la taille voulue, ajouta-t-il gaiement après m'avoir toisé des pieds à la tête.

« Comprends pas, explique toi ?

« C'est simple comme pantoufle. Le club des Gais Compagnons donne ce soir un grand bal de charité ; tous les billets sont placés ; grande recette ; monde très chic ; les trois-quarts et demi des quatre cents, McAllister en tête, y viennent ; eh ! bien vieux — vieux c'était moi — si tu ne t'étais pas marié et si l'orbite de ta lune de miel n'avait pas traversé New York tout était perdu : la recette et notre réputation.

« Comprends plus du tout.

« Ecoute et frémis, » dit mon coquin de cousin en prenant un ton tragique.

« Le bal commence par une procession moyenâgeuse, dont on attend merveille et qui doit être conduite par un chevalier épatant tout bardé de fer, dont l'annonce a fait vendre la moitié des billets. Or, Raoul, tu connais Raoul, six pieds trois pouces, qui devait faire le chevalier à cru bon de filer ce matin pour mettre l'Océan entre lui et ses créanciers.

« Après, qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

« Comment ! mais malheureux, son armure a été faite sur mesure, et un homme de sa taille et de sa corpulence peut seul la revêtir ; tu es cet homme, tu vas nous sauver.

« Voyons, tu déraisonnes, ce n'est pas pour m'habiller en chevalier que je suis venu à New-York, et tu m'obligeras beaucoup en cessant cette mauvaise plaisanterie.

« Alors le misérable s'adressa à ma pauvre petite femme ; il parla de charité, de recette perdue, des malheureuses mères grelottant de froid,

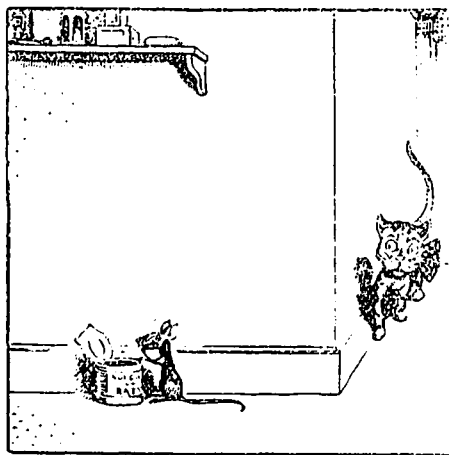
mourant de faim avec leurs enfants, et patati et patata. Et puis ce serait si beau de commencer la vie à deux par une bonne action qui ne coûterait que deux ou trois heures de sacrifice, — car enfin rien ne nous forçait à rester au bal une fois le défilé exécuté, et on défilait à dix heures, pour dix heures et demie, comme pour des funérailles.

« Ma petite femme cédant je dus céder, et nous voilà tous les trois partis pour le théâtre, car le bal avait lieu dans un théâtre.

« Un employé du costumier vint m'habiller. L'armure m'allait bien. Elle était très complète, et couverte d'une garniture serrée de mailles d'acier. Au lieu de boucles, cela s'attachait partout avec des espèces de petits fermoirs à ressort que l'habilleur eut du mal à faire jouer. Comme je m'inquiétais du démontage de cette ferblanterie, il me jura qu'il m'attendrait pour m'aider à en sortir.

« Confiant, je m'armai.

« Le cortège eut un succès fou. J'étais superbe. Ce succès ne me grisa nullement et j'avais hâte de rejoindre Emilie que je voyais dans la salle et qui semblait toute fière de mon succès. Je m'esquivai, me rendis dans la loge d'artiste qu'on avait mise à ma disposition et où je comptais retrouver mon habilleur. Personne. J'attendis quelques minutes, puis, impatienté, j'envoyai aux renseignements. Un imbécile d'employé, qu'on avait négligé de mettre au courant, venait de renvoyer l'habilleur en lui affirmant que le chevalier comptait garder son armure toute la nuit !



II

La souris. — Chic ! je n'ai jamais mangé quelque chose de meilleur.

« J'étais propre ! Si encore j'avais eu mon habit, je me serais fait débarrasser de cette ferraille. Mais quoi mettre ensuite ? Ma tenue de soirée avait été mise sous clef, je ne savais où, par cette brute d'habilleur, et j'étais en caleçon et chemise de soie ! Je me résignai à rentrer dans le bal, pour retrouver Emilie, lui expliquer le cas, et lui demander de nous retirer au plus tôt.

« Elle rit follement de ma mésaventure et eut la bonté de me confier qu'elle ne s'amusait pas tant que ça, et que nous partirions quand je voudrais.

« Je fis encore quelques tours, à l'enthousiasme du bal tout entier ; on voulut me porter en triomphe, et même des maladroits me laissèrent tomber assez rudement sur le dos.

« Emilie eut peur de ce triomphe un peu brutal et me pressa de partir.

« — Je vous déferai bien votre armure, je sais comme ça ferme, c'est des petits verrous à ressort par derrière. J'ai vu l'habilleur les faire jouer quand il l'a apportée.

« Nous partîmes. Le cocher riait à ne pouvoir conduire son cheval, mais la servante de la tante manqua de s'évanouir en voyant entrer cette espèce de poêle ambulante.

« Dès que les bougies furent allumées, Emilie entreprit de me déharnacher. Les gantelets et le casque ne firent pas de résistance, mais quand il fut question d'ouvrir les verrous, bernique ! Ma chute sur le dos les avait légèrement faussés, ils étaient comme rivés : elle s'écorchait les doigts, rien ne cédait.

« — Ecoutez, il ne faut pas vous impatienter.

Nous ne pouvons pas requérir un ouvrier à cette heure-ci. Demain vous seriez la fable de la ville.

« Nous allons commencer par souper. — notre bonne tante nous avait préparé un charmant repas. — Ce n'est pas très drôle, cette muraille d'acier, mais qu'y faire ? Pendant que nous souperons, le temps passera, et j'espère que votre cousin rentrera.

« Il n'y avait, en effet, qu'à se résigner, à attendre ce cousin que je me proposais d'étrangler aussitôt qu'il m'aurait désarmé — et à souper en attendant.

« Je ne vous ferai pas la description de ce souper d'un chevalier bardé de fer, en tête-à-tête avec sa jeune femme. Ce que je me faisais vieux là-dedans ! Et le cousin qui ne rentrait pas. Qu'est-ce que cet animal pouvait bien trouver de si amusant au bal, pour y rester si tard.

« La patience m'abandonna. J'écumais, je me tapais le dos contre le chambranle des portes, espérant faire tout sauter. Emilie tordit les pinces en essayant de forcer les fermoirs : pas un ne broncha.

« Emilie s'était mise en toilette de bal pour aller à cette malencontreuse fête de charité ; elle était décolletée, les bras nus, et chaque fois que pour me délivrer elle touchait mon armure, le froid du fer lui arrachait un petit cri en même temps qu'un mouvement de retraite.

« Je voulus faire tiédir mon armure au feu de la cheminée ; mais je ressentis bientôt dans cette casserole close de toutes parts une chaleur intolérable ; il me parut que j'allais cuire comme un homard !

« Tout cela durait depuis une bonne heure et ne s'était pas accompli sans beaucoup de bruit. La servante affolée avait fini par aller réveiller la tante. Ce qu'elle lui dit, je ne l'ai jamais su ; mais la bonne dame craignant probablement pour les jours de ma femme, ne prit que le temps de passer un peignoir et se précipita dans notre chambre au moment où devenu fou je hurlais :

« Si j'avais une hache !...

« La bonne dame n'avait pas froid aux yeux ; en entendant ce souhait étrange sa première pensée fut pour sa nouvelle nièce, elle se jeta entre nous en m'appelant misérable.

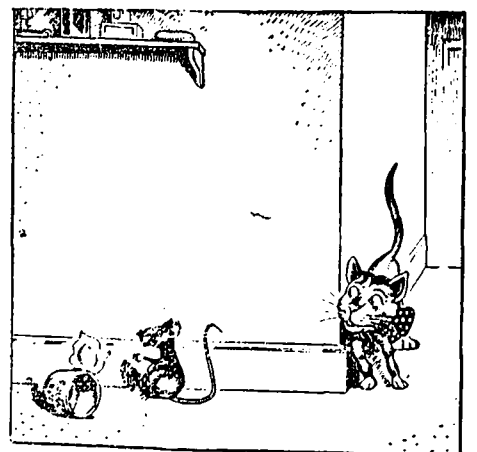
« C'est alors qu'elle me regarda et se rappelant ma complaisance pour son fils, elle comprit et fut prise d'un fou rire, mais d'un fou rire qui dégénéra en attaque de nerfs.

« La servante s'était barricadée dans sa chambre ; je connaissais les aîtres de la maison et je partis, bardé de fer, à la recherche des médicaments nécessaires pour rappeler ma pauvre tante à la vie.

« Quand je revins elle était mieux ; un peu d'eau froide avait suffi à la ramener ; mais en voyant rentrer ce preux des anciens temps avec un huilier d'une main et un flacon de sels de l'autre elle eut une nouvelle crise.

« Ma femme aussi ; c'était plus grave : je devenais ridicule.

« Mais enfin, vaillant guerrier, » me dit ma tante quand elle put parler, « il me semble que tu es déjà assez armé comme cela ; que voulais-tu faire de cette hache que tu demandais comme le roi Richard demandait un cheval ?



III

Pussy. — Quelle veine ! cette vieille folle de Pussy, Puss, Puss, ne saura jamais que je l'ai gobée.